

HISTOIRE

DES ITALIENS

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de reproduction.

▼

À

HISTOIRE DES ITALIENS

PAR

CÉSAR CANTU

Traduite sous les yeux de l'auteur

PAR M. ARMAND LACOMBE

SUR LA DEUXIÈME ÉDITION ITALIENNE

TOME SIXIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LX

À

HISTOIRE DES ITALIENS.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE CIV.

LES HISTORIENS DU MOYEN AGE.



Des temps que nous avons décrits jusqu'à présent, « non-seulement les histoires sont perdues, mais nous pouvons soupçonner, sinon croire, qu'on en composa très-peu dans ces époques; et, si notre bonne fortune ne nous avait pas conservé l'*Histoire lombarde* de Paul Diacre jusqu'à l'année 774, l'histoire italienne d'alors serait enveloppée de ténèbres. Cette histoire néanmoins, à partir de cette date jusque même au delà de l'an 1000, reste encore si obscure que si par hasard la chronique de Luitprand avait péri, et si nous n'étions pas aidés par celles des Francs et des Allemands, les trois siècles écoulés depuis Paul Diacre nous offriraient pour ainsi dire un désert. D'autre part, outre que le souvenir de beaucoup d'événements d'alors s'est perdu, ceux qui restent se présentent à nous si mal classés qu'il est impossible de leur assigner une date certaine, grâce au désaccord ou à la négligence des historiens, et la chronologie est souvent obligée de marcher à tâtons. »

Ces paroles du père de l'histoire italienne peuvent, sinon nous servir d'excuse, du moins expliquer l'hésitation que le lecteur aura remarquée dans quelques parties de notre récit, hésitation qui provient de la rareté des faits et de l'ignorance des causes. Du reste, nous ne nous croyons pas obligé de déterminer chaque année comme un chronologue, ni de dissertar sur les dates, à moins qu'elles ne changent la nature et la signification des événements. Pour épargner les discussions, nous avons exprimé notre conviction, fruit de sérieuses recherches, dont nous avons voilé au lecteur le travail ingrat.

Nous avons signalé au fur et à mesure les pauvres chroniqueurs dans lesquels nous avons puisé. Outre Paul Diacre, nous avons consulté, pour l'époque des premiers Carlovingiens, Erchempert, qui va de 774 à 889, et la petite chronique du prêtre André de Bergame : cet écrivain mérite quelque estime, non-seulement par les choses et la forme, mais encore par le talent, très-rare chez les chroniqueurs et peu commun dans les historiens, qui consiste à savoir quels sont les événements dignes d'être rapportés, et ceux qu'il faut négliger. Jean Diacre composa la *Vie de Grégoire le Grand* ; le prêtre Agnello, grossier dans les faits et l'exposition, celle des évêques de Ravenne, alors que cette ville jouait un grand rôle. La *Vie des papes*, par le bibliothécaire Anastase, ou mieux par les divers auteurs du *Livre pontifical*, vaut un peu mieux. Ce livre, interrompu à l'année 889, fut continué en 1050 par le cardinal d'Aragona, mais toujours dans un sens élogieux ; il faut ajouter la *Vie d'Alexandre III*, vive peinture du temps de la ligue lombarde.

Vers la fin du onzième siècle, Grégoire, moine de Farfa, eut le premier la bonne inspiration de recueillir les diplômes relatifs à son monastère, et, d'après ces titres, il composa une chronique, poursuivie par d'autres, imitée par beaucoup ; plutôt à Dieu que tous les monastères, qui étaient le centre de l'activité intellectuelle et morale, eussent suivi cet exemple ! Parmi les chroniques les plus importantes figure celle de Mont-Cassin, commencée par Léon Marsiccino, conduite jusqu'au fameux abbé Didier, qui fut ensuite Victor III, puis continuée sans mérite par un diacre nommé Pierre.

Les chroniqueurs, en faisant passer dans la langue et les formes latines les traditions des peuples envahisseurs, les altéraient en même temps qu'ils devenaient la cause ou l'occasion de la perte des originaux, comme il arriva pour les Goths à Jornandès, et pour les Lombards à Paul Diacre. Employant une langue qu'ils avaient cessé de parler, leurs mots, qui n'étaient pas nés avec la pensée, exprimaient plus ou moins que cette pensée, si toutefois ils ne leur donnaient point un sens conventionnel. Aux anciens, qu'ils avaient lus, ils empruntaient, avec plus ou moins de bonheur, des phrases pour représenter des choses tout autres et des conditions sociales différentes. Or, comme cette société se déroulait sous leurs yeux, ils s'arrêtent à peine pour décrire des événements compliqués qui nous paraissent inextricables, c'est-à-dire une révolution, évidente pour eux, mais que nous essayons vainement d'expliquer ; ils glissent sur un fait très-